



Le 24 mars 2016

ADELINE ROSENSTEIN : «LA PIÈCE A ÉVOLUÉ DE CUL-DE-SAC EN CUL-DE-SAC»

Par Gilles Renault
INTERVIEW

La metteuse en scène Adeline Rosenstein évoque la longue gestation de «Décris-ravage».

Née en 1971, l'Allemande francophone Adeline Rosenstein a grandi à Genève, où elle a suivi une formation de clown et étudié l'histoire des religions, avant de bifurquer vers le théâtre et la danse. Actrice à Jérusalem, performer à Berlin, elle travaille aussi à Buenos Aires et à Bruxelles (son actuel port d'attache), où elle concilie pièces documentaires, ateliers radiophoniques, écriture, traduction et interprétation pour diverses compagnies.

Qu'est-ce qui a déclenché l'écriture de Décris-ravage ?

Entre 2004 et 2006, j'ai eu la chance de travailler avec le sociologue Jean-Michel Chaumont sur les archives de la Société des nations [la SDN, ancêtre de l'ONU, ndlr], en vue d'un spectacle sur le travail d'enquête et le rapport qu'un Comité spécial d'experts de la traite des femmes et des enfants avait produit entre 1923 et 1927. Des milliers de pages de débats confidentiels menés par du beau monde, des personnes influentes et très peu soucieuses du sort des prostituées dont elles étaient payées pour parler ; c'était drôle et très grave à la fois. Personne n'est à l'abri de l'expertise. J'avais déjà fait beaucoup de spectacles documentaires, mais toujours en lien avec l'actualité, sur des femmes de demandeurs d'asile politique, des travailleurs au noir...

Là, c'était la première fois que je confrontais l'histoire des discours au petit rôle des artistes dans le chemin entre savoirs, recommandations politiques et campagnes d'opinion. A cette occasion, je me suis dit : «*Si ceux qui ont scellé le sort des relations entre Juifs et Arabes étaient aussi méprisants de leur objet d'expertise que notre comité de la SDN, il va falloir écrire là-dessus.*» Puis, après avoir longtemps hésité à aborder le sujet Israël-Palestine sur scène, j'ai ressenti l'impulsion suite à l'opération «Plomb durci» [l'offensive israélienne sur Gaza en 2008-2009], lorsque j'ai vu autour de moi tant d'artistes de bonne volonté, dirons-nous cyniquement, ne plus parvenir à s'en indigner, à cause du peu d'attrance qu'ils éprouvaient politiquement et, surtout, esthétiquement pour des mouvements tels que le Hamas ou le Hezbollah, mais aussi à cause de cette même lassitude que j'éprouvais : «*Oh non ! Pas à nouveau ce plateau de viscères entremêlés. Tant de mouches tournent autour, je ne vais même pas m'en approcher.*»

Dans ce processus, je dois aussi mentionner la rencontre avec les comédiens et metteurs en scène Léa Drouet, Céline Ohrel, Thibaut Wenger, qui m'ont encouragée. Enfin, il fallait qu'un historien veuille bien relire ma copie. Tremblante, je me suis rendue au Collège de France et suis tombée dans un puits de science... Au secours !

Doit-on justement envisager Henry Laurens, qui a été associé à la création de *Décri-ravage*, comme une caution d'objectivité confinant à la neutralité ?

Il n'y a pas de caution d'Henry Laurens, mais une grande générosité et, entre-temps, une amitié. Le théâtre bénéficie à ses yeux de l'immunité des fous et, surtout, je crois qu'il n'a pas le temps de prendre à la lettre notre démarche. La raison pour laquelle j'ai voulu apprendre de lui, et non pas d'historiens plus «militants», c'est que dans son public, au Collège de France, on trouve des personnes farouchement opposées entre elles, qui sont assises et écoutent, unies par l'envie de comprendre. De même que j'espère voir des gens différents quitter le théâtre en se disant : «Ah ! tiens, ceci, cela, il faudra que je vérifie...»

La nature hybride du projet était-elle préméditée ou avez-vous au contraire adopté une attitude empirique ?

J'ai toujours créé mes pièces en mêlant citations littéraires, témoignages et paroles de chercheurs en sciences sociales. Mais *Décri-ravage* a effectivement évolué de façon empirique, de cul-de-sac en cul-de-sac, avec des spectateurs choisis, invités aux répétitions, dont les remarques ont nourri parfois directement le texte. En avril, tout sera terminé, et ces cinq années seront passées trop vite.

Quel serait le dénominateur commun d'un parcours artistique où, depuis vingt ans, vous jonglez entre pays, auteurs et disciplines ?

Je comprends mieux quand on me parle qu'en lisant. C'est un tabou bien sûr, car je suis studieuse, et lire et écrire devraient être acquis, faciles. Le théâtre documentaire est une enquête personnelle : comment, à partir de litres de paroles recueillies, faire apparaître quelqu'un ? Comment se débarrasser de la construction d'un personnage et remettre la question de départ au centre du projet ? Telle est, peut-être, la recherche des dernières années.